

Témoins

Propos recueillis par Romain Chabrol, journaliste

« Le documentaire, un outil de la vie démocratique »

Emmanuel Audrain consacre son dernier film, *Retour en Algérie*, à des anciens appelés de la guerre, qui, 50 ans plus tard à l'heure de toucher leur retraite du combattant, sortent d'un long silence et retournent sur les lieux de leur jeunesse brisée. Un beau film sur la réconciliation et la parole retrouvée. L'occasion d'une rencontre avec un réalisateur exigeant et engagé.

Comment est née cette association d'anciens appelés en Algérie dont vous filmez les membres ?

Pendant des décennies, il a été impossible de parler de la guerre d'Algérie.

Le sujet était très lourd. La société n'était pas prête à entendre que l'on ne s'était pas bien comporté là-bas... Mais, en juin 2000, le dossier est ouvert : la journaliste Florence Beaugé publie, dans *Le Monde*, un entretien avec une résistante algérienne, Louïsette Ighilahriz, torturée pendant trois mois dans une unité parachutiste. Elle veut remercier le médecin français qui lui a sauvé la vie. Ce témoignage enclenche la parole du général Massu, qui dit alors une chose nouvelle : « Quand je pense à l'Algérie, ça me désole, on aurait pu faire autrement ! » et puis, deux mois plus tard, donnant sa dernière interview à Florence Beaugé, il va plus loin en disant « On aurait dû faire autrement ! ». Le général Aussaresses se met aussi à parler et le sujet revient enfin au premier plan. Alors, les enfants de ces appelés se mettent à questionner leurs pères...

En 2004, l'un de ces appelés, Rémi Serres, 65 ans, cultivateur dans le Tarn, apprend qu'il a la possibilité de toucher une retraite d'ancien combattant. Il se dit alors : « Je ne

veux pas de cet argent ! Je ne voulais pas y aller. Je suis malheureux de ce que j'ai dû y faire... Je me suis battu contre un peuple qui cherchait à se libérer. » Avec un voisin, lui aussi ancien d'Algérie, ils pensent alors à mettre cet argent en commun. Ils se regroupent et refusent pour eux-mêmes cet argent de la guerre. Leur projet : créer une association pour le collecter et le redistribuer à des associations algériennes. C'est ainsi que naît la 4ACG, les « Anciens appelés en Algérie et leurs amis contre la guerre ». Ils sont aujourd'hui 150 à reverser leurs retraites.

Simone de Bollardièrre, la veuve du général de Bollardièrre, joue également un rôle important dans cette association.

En 2004, Simone de Bollardièrre apprend la création de cette association et leur écrit pour les féliciter. Elle leur dit que « son mari serait fier d'eux ». Jacques de Bollardièrre est le seul officier supérieur qui dénonça la torture en Algérie. En recevant cette lettre, les membres de 4ACG l'invitent à leur assemblée générale et elle en devient la présidente d'honneur. Elle aura été très importante dans l'éclosion d'une

COMMANDER LES DVD DES DEUX DERNIERS FILMS D'EMMANUEL AUDRAIN

- > Le testament de Tihirine
www.letestamentdetihirine.com
- > Retour en Algérie
www.retourenalgerie-lefilm.com



▲ Extrait du film *Retour en Algérie*

parole de vérité au sein de l'association. Elle était là pour dire : « Ce n'est pas dangereux de parler ! ». Elle savait très précisément ce qu'ils avaient sur le cœur et puis, elle avait cette autorité pour ajouter : « Ce n'est pas vous les coupables ! » C'était profondément libérateur. Car, pour cette guerre, les politiques comme les responsables militaires n'ont jamais rendu de comptes. Ce sont les appelés, mêlés contre leur gré à ça, qui ont tout porté sur leurs épaules. Dans leurs silences. Dans leurs cauchemars !

La présence de Simone de Bollardièrre a été une clé dans la serrure. Une fois la porte ouverte, elle ne s'est plus refermée et ils continuent d'avancer vers quelque chose qui, au départ, n'était pas prévu. Quand ils se retrouvent, il y a un temps pour que les nouveaux adhérents puissent dire leur parcours. Au début, beaucoup d'entre eux ne pensent pas pouvoir parler... Mais ils se rendent compte qu'ils ont tous vécu la même chose et ils parlent. Ce film est le prolongement de cette parole libératrice.

La question de la torture plane au-dessus de ce film...

Oui. Ça a été pour eux une grande douleur. L'un des anciens, Pierre Rambault, confie la chose suivante : « C'était dur de voir les copains perdre leur vie, mais le plus dur, c'était la torture. » Pour beaucoup, c'est grâce à l'association qu'ils abordent le sujet... Certains ont les larmes aux yeux, d'autres doivent se rasseoir, submergés par l'émotion. Lors du voyage en Algérie, Stanislas Hutin, séminariste et instituteur pendant la guerre, a pu retrouver un homme qu'il avait connu adolescent, « Boutoute », 14 ans, qu'il avait entendu une nuit se fait torturer. Le lendemain,

il s'était révolté contre ses supérieurs. Stanislas Hutin a été marqué à vie par cet événement. C'est au cours de son temps en Algérie qu'il est devenu un « résistant ».

Comment s'est passé le tournage ?

J'ai d'abord recueilli, en France, les témoignages des anciens appelés : Rémi, Gérard, Stanislas, Pierre, Georges, Gilles, Gérard... Leur parole retrouvée, sobre et forte, parcourt le film d'un bout à l'autre et en constitue la base. Mais je voulais aussi les suivre lors de ce voyage de retour. Les autorités algériennes étaient embarrassées par cette demande d'anciens appelés qui voulaient rencontrer d'anciens combattants de l'indépendance. Pour finir, elles ont refusé tout contact « officiel ». C'est donc un voyage dit « touristique » qui a eu lieu. Mais cela n'a pas empêché de très belles rencontres. Avec ma sœur Sophie, équipés de deux petites caméras, nous avons opté pour un tournage « discret ». Nous avons été « touristes », nous aussi, en quelque sorte !

Qu'est-ce qui vous a le plus touché ?

Ce voyage, c'est un voyage de retour vers leurs 20 ans. Ce voyage physique en Algérie leur a fait comprendre le chemin qu'ils ont parcouru... En réussissant à parler, tant d'années après, c'est eux-mêmes qu'ils ont retrouvés. La parole leur a donc permis de se retrouver et de retourner là-bas en étant relativement en paix. Ils sont venus dire leur estime et leur amitié à ce peuple qu'ils ont combattu il



© Emmanuel Audrain



La photo de la révolte

Issu d'une famille de journalistes, Stanislas Hutin était séminariste et instituteur en Algérie. Une nuit de 1956, il entend des cris et comprend avec effroi qu'un jeune homme de 14 ans est en train de se faire torturer, un jeune homme qu'il connaît bien, Boutoute. Le lendemain, il se révolte contre sa hiérarchie et il propose à Boutoute de le prendre en photo : « Ce sera une photo à montrer en France » dit-il. Le témoignage de Stanislas Hutin servira à dénoncer la torture et ce beau portrait en couleur, le regard perdu vers le lointain, va devenir l'icône d'un peuple en souffrance. Cinquante ans après, les historiens Benjamin Stora et Tramor Quémeneur en feront la couverture de deux de leurs livres. De retour en Algérie, Stanislas Hutin a pu retrouver Boutoute. Une rencontre pleine d'émotion à laquelle a assisté Emmanuel Audrain.

... Ce qui me bouleverse toujours, c'est l'intelligence de cœur des gens que je rencontre. Leur sens du bien commun. Je suis prêt à tout pour retransmettre cela.

ya 50 ans. En partant, certains me disaient : « Je suis mort de trouille ! Comment va-t-on être accueilli ? Nous n'avons pas fait que des belles choses ! » Et ils ont été bouleversés par l'accueil chaleureux des Algériens femmes et anciens militaires ayant combattu contre eux. Lors d'une réunion dans un village près de Constantine, l'un d'entre eux, Gérard Lechantre, a même rencontré un homme dont le père a très probablement été tué par son unité. Gérard, bouleversé, lui a dit : « Je vous demande pardon ! » L'homme lui a alors répondu : « Vous n'avez pas à me demander pardon ! Ce n'est pas vous qui êtes coupable. » Et ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre. L'homme a utilisé les mêmes mots que Simone de Bollardièrre. Il a invité ensuite Gérard et sa femme Monique à déjeuner chez eux.

Votre précédent film, le Testament de Tibhirine, qui a inspiré Des hommes et des dieux, était déjà consacré à l'Algérie. En quoi celui-ci en est le prolongement ?

Dans le testament de Tibhirine, on apprend que trois des sept moines avaient combattu en Algérie. Eux aussi en ont été durablement marqués. En revenant vivre en Algérie, ils ont accompli un désir très profond. Au moment de prononcer ses vœux à Tibhirine, en 1992, l'un des moines, Paul, ancien parachutiste, s'est adressé ainsi aux villageois : « Je suis déjà venu dans ce pays, dans d'autres circonstances. Aujourd'hui, je suis content de le retrouver dans la paix pour que nous écrivions, ensemble, une autre page de notre histoire commune. »

Ainsi, ce film continue le travail que j'avais commencé sur Tibhirine. Lors des projections du Testament, il y avait toujours un ancien qui venait me voir pour me dire : « Je ne savais pas que trois des moines avaient fait la guerre. Moi, j'ai tout fait pour oublier cette histoire. Quand je vois ce qu'eux en ont fait, ça me questionne. » C'est au cours d'une projection de ce film que j'ai rencontré Simone de Bollardièrre. On s'est alors beaucoup vu et je voulais faire quelque chose sur son mari... Le projet n'a pas pu aboutir mais, grâce à elle, j'ai rencontré les anciens appelés de la 4ACG et décidé de montrer leur parole retrouvée.

Pourquoi avoir choisi de faire des films documentaires ?

J'ai été journaliste photos et textes pendant 10 ans. Et puis j'ai vu *Reporters*, de Raymond Depardon, qui travaillait tout seul sur le son et les images. J'ai pensé alors que si l'on pouvait faire du documentaire avec la légèreté du photographe, c'était le chemin qu'il fallait prendre... Le documentariste passe beaucoup plus de temps sur chaque projet qu'un journaliste. Ce temps que l'on prend est une forme d'engagement, une résistance contre l'accélération

des choses. Quand on passe trois ans sur un projet, on peut creuser, en dégager l'humain. Je me sens bien dans la durée que demande ce travail, même si c'est économiquement difficile. Et comme je travaille le plus souvent seul, je suis très impliqué. Un film, ça s'écrit parce qu'on vit des choses ensemble ! Il y a comme un contrat entre ces gens qui me font confiance, qui me confient leur parole, et moi qui les questionne et les écoute. Cet engagement de personne à personne, cette aventure humaine, est un des trésors de cette approche.

Vous prenez aussi beaucoup de temps pour diffuser votre travail...

Ce temps, c'est aussi celui de la diffusion. Elle fait partie du film. Nous allons passer six ou huit mois à ne faire que des projections - débats, en salle de cinéma, de *Retour en Algérie*. Une diffusion télé, ce n'est pas du tout la même chose. Cette démarche émerge d'un principe fondamental : l'importance d'accompagner les films, d'échanger et de débattre avec les gens. Le documentaire est un outil de la vie démocratique. Il me semble que le documentariste a un rôle social.

Comment choisissez-vous vos sujets ?

À un moment donné, je sens dans mon cœur quelque chose qui ressemble à un déclic et « je prends la commande ». *Partir accompagné*, réalisé en 1992, est un film sur une unité de soins palliatifs et sur leurs familles. J'avais rencontré Marie de Hennezel, la psychologue de ce service, et cela m'avait donné envie de faire ce film. Il faut dire que j'ai perdu ma sœur quand j'avais 16 ans et je n'avais pas pu lui dire « Au revoir ». Ça a été une très grande peine, « travaillée » au cours d'une psychanalyse. Le fait d'avoir parlé m'a permis de me sentir tout à fait à l'aise dans ce service exceptionnel. Pendant six mois, pour écrire le projet, j'y suis allé comme un bénévole. Ce film a été compliqué à financer, à produire... Aucune télévision n'en voulait. J'ai cru que ça serait le dernier. Puis, France 3 Bretagne a accepté de le coproduire. Ensuite, il a été bien reçu : bonnes critiques, sélections en festival... C'est ainsi que j'ai continué à faire des films ! Je fais un métier magnifique. On n'y fait pas fortune, mais on gagne autre chose. De la joie, des amitiés... Ce qui me bouleverse toujours, c'est l'intelligence de cœur des gens que je rencontre. Leur sens du bien commun. Je suis prêt à tout pour retransmettre cela. ●